

dominait Paris. Sa destruction était donc une bonne opération stratégique, en même temps qu'elle était une œuvre de haute moralité. Le règne de la justice et de la loi ne pouvait s'inaugurer d'une manière plus éclatante que par la ruine de cette caverne de l'arbitraire et de la tyrannie.

Cependant, dès neuf heures, au bruit du tocsin et de la générale, tout Paris roulait comme un torrent vers la Bastille. Le gouverneur, de Launay, avait, depuis plusieurs jours, fait ses préparatifs de défense. Outre les quinze canons braqués sur les tours, il en avait placé dans la cour intérieure. Les meurtrières, les embrasures, avaient été préparées pour la défense et garnies de fusils de rempart, qu'on nommait les *amusettes du comte de Saxe*. Six voitures de pavés, de boulets et de ferrailles avaient été montées dans les tours pour écraser les assaillants. Quatre cents biscatens, quatorze coffrets de boulets ensablés, trois mille cartouches, complétaient le matériel de la défense. La garnison n'était que de cent quatorze hommes, dont trente-deux suisses de Salis-Samadé et quatre-vingt-deux invalides, d'ailleurs tous soldats aguerris; mais cette faible garnison était suffisante pour la défense, et, derrière les meurtrières et les doubles et triples grilles, elle pouvait en toute sûreté faire un affreux carnage des assaillants. La forteresse était, en réalité, impenable pour le peuple, qui n'avait ni le temps, ni les moyens de faire un siège régulier; et ses batteries pouvaient aisément démolir le Marais, le quartier et le faubourg Saint-Antoine. Aussi, ces terribles éventualités troublaient-elles le comité de l'Hôtel de ville, qui envoyait une députation au gouverneur, pour lui promettre qu'on ne l'attaquerait pas s'il retirait ses canons et ne commençait point les hostilités. C'était s'avancer beaucoup et disposer assez légèrement de l'indignation populaire. Un homme plus hardi, Thuriot de la Rozière, électeur de Saint-Louis-la-Culture, et plus tard conventionnel, vint audacieusement, au nom de son district, sommer le gouverneur de rendre la forteresse. Il est introduit, il étonne, il effraie de Launay, il ébranle la partie française de la garnison, il demande enfin que la milice bourgeoise soit admise à occuper la Bastille conjointement avec la troupe. Mais déjà cette combinaison n'était plus à la hauteur des circonstances, et Thuriot, en se retirant, fut menacé par le peuple, qui ne voulait pas qu'on occupât la Bastille, mais qu'on la détruisît. Peu d'instants après, l'action s'engagea. Quelques citoyens courageux, s'introduisant par le petit toit d'un corps de garde, parvinrent à sauter dans la première cour et brisèrent à coups de hache les chaînes du pont-levis. La foule se précipite. On n'était encore que dans la cour extérieure, celle où le gouverneur avait son hôtel. Une longue avenue conduisait au fossé et au pont-levis de la Bastille. Des meurtrières et du sommet des tours, un feu terrible moissonnait les assaillants, dont les coups ne pouvaient atteindre la garnison derrière ses épaisses murailles. Un funèbre enthousiasme s'était emparé des citoyens, et, de minute en minute, la foule augmentait autour de la vieille forteresse. On y voyait jusqu'à des prêtres et des femmes.

Une deuxième députation des électeurs, qui vient sommer de Launay de recevoir un détachement de la milice pour garder la place de concert avec la garnison, ne peut pénétrer jusqu'à lui. En ce moment, le peuple met le feu à plusieurs voitures de fumier, pour incendier les bâtiments qui masquent la forteresse, et pour asphyxier les assiégés. Des fenêtres et des toits des maisons voisines, on tirait sans interruption. Mais tout cela n'amenait aucun résultat. Une troisième députation des électeurs se présente, en agitant un drapeau de paix. La garnison arbore un drapeau blanc sur la plate-forme, et les soldats renversent leurs fusils. En cet instant, suivant quelques récits contemporains, un officier suisse aurait fait passer, par un créneau, un billet ainsi conçu : « Nous avons vingt milliers de poudre, et nous ferons sauter le fort, la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez point la capitulation. » Une planche avait été jetée sur le fossé. Un homme s'élance sur ce pont, et tombe, frappé d'un coup de feu, dit-on. Un autre le remplace (les uns nomment Maillard, les autres Elie), et parvient à saisir le billet. Les commissaires de l'Hôtel de ville, confiants dans les démonstrations pacifiques de la garnison, engageaient déjà le peuple à se retirer, lorsque, tout à coup, une décharge de mousqueterie partit du fort et fit un grand ravage parmi les citoyens. Vraisemblablement, c'étaient les suisses, qui étaient en bas avec de Launay, qui avaient tiré, sans tenir compte des signes de paix et de fraternité que faisaient les invalides. Mais la garnison entière subit la solidarité de cet acte sanglant. L'exaltation du peuple tourne à la fureur; un mot fut dit, que tous répétèrent : « Nos cadavres comblent les fossés ! » Et, sans se décourager jamais, ils se ruèrent obstinément à travers la fusillade contre ces tours meurtrières, pensant qu'à force de mourir ils arriveraient à les renverser. Enfin, les gardes françaises forcèrent les commandants de ville à donner cinq des canons qui avaient été amenés des Invalides, et les mirent en batterie devant le pont-levis de la forteresse.

Cependant, à l'intérieur de la Bastille, le

trouble et la confusion étaient parmi les assiégés. La honte de cette guerre sans danger, l'horreur de verser le sang français, qui ne touchait guère les suisses, finirent par faire tomber les armes des mains des invalides. Leurs sous-officiers supplièrent le gouverneur de cesser un carnage odieux et une résistance dont on pouvait prévoir l'inutilité. D'ailleurs, si l'on avait d'immenses munitions, on manquait de vivres, et le flot sans cesse grossissant de la multitude, l'ardeur et l'exaltation des assiégés, montraient assez que c'était Paris tout entier qui voulait invinciblement la chute de la Bastille. Mais les suisses voulaient continuer la lutte. De Launay se sentait personnellement haï, non-seulement pour le sang qu'il venait de répandre, mais encore pour ses persécutions envers les prisonniers, pour ses infâmes spéculations sur la faim (les terribles Mémoires de Linguet et d'autres révélations avaient rendu son nom célèbre dans toute l'Europe); les cris du peuple qu'il entendait lui semblaient autant de menaces pour lui-même. Eperdu, frémissant, il saisit une mèche et veut mettre le feu à ses centaines de barils de poudre et ensevelir ainsi sa défaite et son suicide dans la destruction d'un tiers de Paris; mais les sous-officiers Ferrand et Béquard empêchèrent l'exécution de cet épouvantable crime, en repoussant l'insensé à la pointe de leurs baïonnettes. Pendant ce temps, le peuple continuait le combat, ce grand combat qui allait faire éclore une France, une humanité nouvelles. Et parmi ces milliers de héros qui donnaient ainsi leur sang pour les générations de l'avenir, qui connaissions-nous, quels noms ont survécu ? Un petit nombre seulement, dont les uns sont demeurés obscurs, dont quelques autres rappellent une destinée éclatante ou tragique. C'est ELIE, le brillant officier du régiment de la Reine; HULLIN, qui sera général et comte de l'Empire; MARCEAU, le sublime adolescent perdu dans la foule; MAILLARD, qui siégera au guichet de l'Abbaye; SANTERRE, le maître de la brasserie de la Rose rouge; ROSSIGNOL, le futur général, dévoué à la proscription et aux calomnies de l'histoire; l'intrépide grenadier ARNÉ; PALLOY, le garde-français DUBOIS; TEMPLEMENT; le magnanime BONNEMER, qui sauva Mlle de Monsigny, au milieu de la fusillade et des flammes; l'horloger HUBERT, qui éteignit le feu déjà mis au magasin de salpêtre de l'Arse; le marchand de vin CHOLAT, qui arracha à la mort le régisseur des poudres Clouet; le chevalier de SAUDRAY, un modèle d'héroïque humanité; PAREIN, qui sera l'un des chefs de l'armée révolutionnaire; le marin GEORGET, qui pointait le fameux canon du roi de Siam, enlevé au Garde-moulin; le docteur SOUBERBIELLE, qui a survécu soixante ans à cette grande journée; le charbon du faubourg, LOUIS TOURNAI, qui brisa à coups de hache les chaînes du pont-levis, aidé de DAVANNE et DASSAIN; et LA MANDINIÈRE, et LAUZIER, et PIETAIN, et les sergents de gardes-françaises WAGNIER et LA-BARTHE, à la tête de leurs détachements; et RÉOLE, un des premiers à l'attaque; et FOURNIER, et ROUSSEAU, et L'ÉPINE, et LEGRIS, et le grenadier DELAURIÈRE, qui s'empara du drapeau de la Bastille; et l'intrépide abbé FAUCHET, et les députations d'électeurs, et tant de citoyens dévoués dont l'histoire n'a pas enregistré les noms et que leur modestie a dérobés à la reconnaissance et à l'admiration de la postérité.... Mais, dans cette énumération, dans ce bulletin de héros, gardons-nous d'oublier le plus grand, le plus jeune, le plus brillant de tous, l'orateur imberbe du Palais-Royal : CAMILLE DESMOLINS !!! Martyrs sublimes de la liberté, que vos noms restent à jamais burinés dans cette colonne ! Notre seul regret est de ne pouvoir les imprimer ici en lettres d'or.

Suivant quelques versions, ce serait à ce moment qu'aurait eu lieu l'épisode du billet passé à travers une meurtrière, et ce serait de Launay lui-même qui aurait écrit ou dicté cette offre de capitulation, désespérant de pouvoir continuer la résistance. Les citoyens et les gardes-françaises qui se trouvaient les plus rapprochés promirent que la garnison aurait la vie sauve. Alors, les ponts s'abaissèrent, et le peuple se précipita comme un torrent sur les pas d'Elie, de Maillard, de Hullin, d'Arné et d'autres que nous avons déjà nommés. Deux des défenseurs de la forteresse périrent seuls au milieu de ce tumulte; encore l'un d'eux fut-il immolé par une funeste méprise; car, hélas ! c'était le généreux sous-officier Béquard, qui avait empêché de Launay de faire sauter la moitié de Paris avec la forteresse. Le peuple, du moins, pleura sa mort, et sa famille ressentit les effets de la reconnaissance publique. Et le misérable de Launay, le geôlier, le bourreau des prisonniers, le meurtrier des citoyens, que vint-il devenir ?... Reconnu, arrêté par Chollet, il est conduit à l'Hôtel de ville, à travers un océan de peuple, par le magnanime Hullin, par Maillard, et par quelques autres hommes de grand cœur, qui veulent sauver cet ennemi abattu. L'entreprise semblait aussi difficile que les travaux d'Hercule. Voyant qu'on reconnaissait le prisonnier à sa tête nue, Hullin eut l'héroïque idée de le couvrir de son propre chapeau, et dès lors demeura lui-même exposé aux coups; mais, malgré sa force physique et son courage, il est culbuté avec ses compagnons. Quand il put se relever, la tête du gouverneur de la Bastille était au bout d'une pique.

Pendant que ce drame se passait au débouché de l'arcade Saint-Jean, le peuple se répandait dans la forteresse maudite, et enfonçait la porte des cachots. Il ne s'y trouvait en ce moment que sept prisonniers. Deux étaient devenus fous. Un de ceux-là avait une barbe blanche qui lui tombait jusqu'à la ceinture, et se croyait encore sous le règne de Louis XV. Quand on lui demanda son nom, il répondit qu'il s'appelait le *Major de l'immensité*. On trouva, dans les noires profondeurs de la forteresse, des armes d'une nature bizarre, des instruments de torture inconnus; on devait y trouver bientôt, pendant la démolition, des squelettes et d'autres témoignages contre les fureurs du despotisme. Les archives furent en partie détruites ou dispersées. Cependant, il échappa un certain nombre de pièces acoustiques, et qui ont été publiées pour l'enseignement des générations. Rappelons seulement une lettre de Latude à Mlle de Pompadour, où se trouve cette phrase : « Le 25 de ce mois de septembre (1760), il y aura cent mille heures que je souffre. » Le malheureux ignorait alors qu'il avait encore deux cent mille heures de souffrance à compter !

Vers six heures du soir, le cortège des vainqueurs se mit en marche pour l'Hôtel de ville, avec les trophées, les canons, les prisonniers, le règlement de la Bastille porté au bout de la baïonnette du tailleur Quignon, enfin, les clefs de la forteresse, que l'Assemblée nationale plaça dans ses archives, et qui sont aujourd'hui aux Archives nationales.

La prise de la Bastille coûta au peuple quatre-vingts citoyens morts sur la place, et quinze, des suites de leurs blessures, plus soixante-treize blessés. La garnison tira tellement à coup sûr et sans danger, qu'elle n'eut qu'un homme tué et un blessé pendant cet horrible combat de cinq heures.

A l'Hôtel de ville, le comité permanent et les électeurs avaient eu d'autres luttes à soutenir, et leur indécision, leur refus constant de donner officiellement l'ordre d'assiéger la Bastille les avaient plus d'une fois fait accuser de trahison. Mais l'homme que sa conduite avait surtout rendu suspect comme traître, c'était Flesselles, le prévôt des marchands, resté là comme un débris de l'administration de l'ancien régime. Le bruit courut qu'on avait saisi sur lui le billet suivant, adressé à de Launay : « Tenez bon ! j'amuse les Parisiens avec des promesses et des cocardes. » La vérité est que jamais ce billet ne fut retrouvé; mais les paroles citées n'en étaient pas moins un résumé fidèle de la conduite tortueuse de ce magistrat. Pâle sur son siège, la mort sur le visage, accablé d'accusations, il finit par demander qu'on le conduisît au Palais-Royal. Il était à peine au coin du quai, qu'un jeune homme resté inconnu lui cassa la tête d'un coup de pistolet. On a insinué que Flesselles avait reçu de la cour des ordres secrets, qu'il était dépositaire de papiers importants, et qu'il avait été sacrifié dans la crainte qu'il ne fit des révélations. Cette assertion n'est pas absolument invraisemblable; mais les preuves matérielles manquent. Ce qui est certain, c'est que la mort du malheureux prévôt ne fut point l'œuvre du peuple, qui le laissa traverser les salles de l'Hôtel de ville et la Grève sans lui faire subir le moindre mauvais traitement. Quelques autres scènes déplorables attristèrent le soleil couchant de ce grand jour. M. de Losme, major de la Bastille, partagea le sort du gouverneur; deux invalides, qu'on accusait d'avoir pointé les canons de la forteresse, furent pendus à la lanterne de la Grève, devenue si tristement fameuse (V. LANTERNE). Le brave marquis de La Salle, que les électeurs avaient nommé commandant de la milice nationale, en sauva un autre, ainsi que le prince et la princesse de Montbarrey, arrêtés aux barrières. L'Assemblée des électeurs, qui présidait l'infatigable Moreau de Saint-Méry, essayait vainement de délibérer au milieu de la tempête et d'apaiser les milliers de combattants entassés dans les salles de la maison commune, et ceux qui remplissaient la place. Mais le peuple se laissa toucher surtout par les hommes qui l'avaient guidé pendant le combat. A la voix d'Elie et des gardes-françaises, on fit grâce aux défenseurs de la Bastille, après qu'ils eurent juré fidélité à la nation. Les suisses mêmes, qui avaient si cruellement fusillé les citoyens, furent emmenés fraternellement au Palais-Royal, et le peuple poussa la magnanimité jusqu'à se cotiser pour leur donner du pain.

La nuit descendit sur la cité, mais sans amener le repos, car on redoutait une attaque. Le tocsin tenait la population en éveil; toutes les fenêtres étaient illuminées; la défense était organisée partout; mais l'ennemi ne se présenta point. Quelques partis de husards, de dragons, de soldats de Nassau et d'autres corps rôdèrent dans la campagne, pour observer les issues de cette ville si bien gardée et qui flamboyait de la leur fumée des lampes; mais ce fut tout. Bien mieux, Besenval fila prudemment le long de la Seine sans attendre le jour, en abandonnant une partie de ses bagages au Champ de Mars et à l'Ecole militaire. Paris appartenait tout entier à la Révolution; l'ancien régime était définitivement vaincu. L'Assemblée nationale, assurée de son existence, allait poursuivre en paix son œuvre de rénovation; tous les fantômes de réaction s'évanouissaient; l'avenir appartenait à la civilisation et à la liberté !

A Versailles, la journée du 14 avait été pleine d'anxieuse agitation. L'Assemblée était partagée entre deux craintes : les violences de la cour et les excès d'un peuple soulevé, dont le triomphe même pouvait compromettre la liberté. Mais elle n'en conserva pas moins la plus ferme attitude, et elle envoya deux députations au roi, qui ne répondit que par quelques paroles froidement équivoques. Au château, on organisait l'attaque; Paris devait être, le soir même, attaqué de sept côtés à la fois; on discutait en conseil la liste des députés qui seraient enlevés. On ne doutait point du triomphe, et les soldats, gorgés de vin, le célébraient déjà dans l'Orangerie par des chants et des danses, aux applaudissements de la reine, de Mme de Polignac et de toute la cour.

Cependant, les nouvelles arrivaient, contradictoires, incertaines. Mais voici Noailles, voici Wimpfen, qui arrivent de Paris et qui annoncent le grand événement à l'Assemblée : la Bastille est prise ! Au milieu de l'émotion universelle, la faction n'en poursuivait pas moins ses projets. Berthier, l'intendant de Paris, agissait auprès du roi dans ce sens, dissimulant le véritable état des choses, et assurant que, dans le trouble où était Paris, il y avait encore des chances pour la grande attaque de nuit; mais Louis XVI fut préservé d'un acte aussi insensé par son indécision habituelle. Il ne donna aucun ordre, et, cédant aux exigences de son tempérament, se coucha à son heure accoutumée et s'endormit profondément, ne soupçonnant point sans doute qu'un monde venait de s'écrouler autour de lui. Un serviteur dévoué, le duc de Liancourt, qui avait de droit officiel ses entrées, entreprit de tirer le malheureux roi de son apathie en lui montrant au vrai la situation, l'unanimité du peuple, et la nécessité impérieuse de se rapprocher de la nation et de l'Assemblée. « Mais c'est donc une révolte, dit Louis XVI à demi éveillé. — Non, sire, c'est une révolution. »

On le sait, c'est par ce mot si juste et si célèbre que l'ère de la vieille France fut close.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des événements, cet article n'ayant pour objet que de donner le précis de la chute de la Bastille. C'est à l'article RÉVOLUTION DE 1789 qu'on trouvera le développement de cette grande épopée et le résumé des résultats décisifs de la victoire populaire. Nous ajouterons seulement quelques détails qui se rapportent directement à notre sujet.

On a vu plus haut que le peuple avait trouvé sept prisonniers dans les cachots de la Bastille. Voici leurs noms : Pujade, La Roche, La Cadrège et Béchade, détenus pour falsification de lettres de change, dont la culpabilité était problématique, et qui, dans tous les cas, n'étaient soustraits à la juridiction ordinaire que par un droit de justice qui serait déjà une présomption d'innocence; le comte de Solages, enfermé depuis 1782, à la requête de sa famille; Tavernier, fils naturel du célèbre financier Paris-Duverney, et qui était prisonnier depuis 1759; enfin de Wythe, dont on ne put tirer aucun renseignement, car il était devenu fou, ainsi que le précèdent. D'honnêtes citoyens, avec le grand cœur de ce temps, voulurent adopter ces deux infortunés, mais ne purent les garder chez eux à cause de leur état. On fut obligé de les placer à Charonton.

Le 16, l'assemblée des électeurs arrêta, à l'unanimité, que la Bastille serait démolie jusque dans ses fondements. Le peuple avait commencé cette destruction le soir même de la victoire. Le patriote Palloy exécuta les travaux, sous la direction d'un comité d'architectes nommé par l'Hôtel de ville et composé de Jaillier de Savault, Foyet et La Poize de Montizon. Les pierres de la Bastille furent employées à la construction du pont de la Révolution, afin qu'elles fussent foulées aux pieds du peuple. Palloy fit en outre exécuter avec les pierres de la forteresse quarante-trois modèles en petit de la Bastille, dont il fit hommage à chacun des départements, afin de « perpétuer l'horreur du despotisme. » Ces curieuses miniatures du monument étaient portées par des envoyés que Palloy avait organisés en société, et à qui il avait donné le nom d'*apôtres de la liberté*. Les pierres de la Bastille devinrent à la mode; elles figurèrent dans les fêtes publiques, couvertes d'inscriptions, et les femmes en portèrent de petits fragments sertis en bijoux dans leurs parures. Le bois, les fers, les plombs, etc., provenant des démolitions, furent également employés par Palloy à la fabrication d'une multitude d'objets : médailles pour les députés, épées, jouets d'enfants, emblèmes de toute nature, outils, etc.

Dans leurs cahiers, les électeurs du tiers état de Paris avaient, le 10 mai précédent, émis le vœu que la Bastille fût rasée et qu'on élevât sur son emplacement une colonne, avec cette inscription : *A Louis XVI, restaurateur de la Liberté publique*. Cette proposition fut reprise et votée d'acclamation par les électeurs, le 17 juillet, lors de la visite de Louis XVI à l'Hôtel de ville. Apothéose dérisoire ! car c'était bien la vieille royauté qui avait été vaincue le 14, et lui attribuer l'honneur d'une révolution qui avait été accomplie sans elle et contre elle eût été simplement ridicule, et même eût pu sembler une manœuvre pour escamoter la victoire en couronnant le vaincu. Mais les électeurs étaient sincères dans leur naïf en-